



HAL
open science

Héloïse au Paraclet, "sage" et inconsolée

Laurence Moulinier

► **To cite this version:**

| Laurence Moulinier. Héloïse au Paraclet, "sage" et inconsolée. 2001, pp.3-8. halshs-01005629

HAL Id: halshs-01005629

<https://shs.hal.science/halshs-01005629>

Submitted on 13 Jun 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

HELOÏSE AU PARACLET, “ SAGE ” ET INCONSOLEE

Le couple que formèrent Héloïse et Abélard est éminemment lié à Paris, ville où naquit leur passion qui fut très vite de notoriété publique. Les chansons d’amour composées par Abélard pour sa belle circulaient apparemment dans tout Paris, et à l’inverse, le scandale de l’émasculation d’Abélard par des châtreaux de porcs à la solde de Fulbert y fit également grand bruit, si l’on en croit par exemple la lettre que Foulques de Deuil adressa à Abélard : “ Elle a poussé des plaintes, la multitude des chanoines généreux et des nobles clercs. Ils ont poussé des plaintes, tes concitoyens, jugeant cet acte déshonorant pour leur cité et déplorant que leur ville soit souillée par l’effusion de ton sang. Et que dirais-je de la plainte de toutes les femmes qui, à la nouvelle, inondèrent leur visage de larmes, selon l’habitude féminine, à cause de toi, leur chevalier qu’elles avaient perdu ! ”¹. Aujourd’hui, on peut encore voir dans l’île de la Cité, sur le quai aux Fleurs, la maison où Héloïse est censée avoir habité, à côté de l’ancienne cathédrale Notre-Dame, et depuis 1817, les dépouilles des amants reposent côte à côte sous un dais néo-gothique au cimetière du Père-Lachaise ; ainsi les deux amants ont-ils enfin fait retour au berceau de leur amour.

Mais ils furent également d’une grande mobilité, le plus souvent à leur corps défendant. L’histoire des malheurs d’Abélard est aussi celle de ses déplacements et expulsions, sort que partagea Héloïse, qui fut entre autres deux fois enlevée par Abélard, en Bretagne puis à Argenteuil, et “ chassée ” plus tard de ce dernier monastère par la volonté de Suger. Leurs routes restèrent toutefois le plus souvent parallèles — et vouées ainsi à ne se rencontrer vraiment qu’à l’infini.

La Bretagne, d’où était originaire d’Abélard, fut un de leurs refuges pendant la grossesse d’Héloïse ; mais la Champagne est plus que toute autre une terre où les malheureux amants purent trouver asile alternativement : comme le rappelle ici Patrick Demouy, c’est une page d’histoire monastique qu’Abélard écrivit en Champagne. Son premier séjour sur les terres du comte Thibaut II daterait de 1120 : il aurait alors été accueilli au prieuré de Saint-Ayoul près de Provins. En 1121 survint la condamnation de sa *Théologie du Bien suprême* à Soissons, devant un concile provincial et, suite à sa malheureuse réfutation de l’identité de saint Denis, Abélard se réfugia à nouveau à Saint-Ayoul en 1122. Depuis sa castration, il était moine de Saint-Denis : accusé d’avoir transgressé la clôture monastique, il reçut finalement de Suger l’autorisation de quitter sa communauté d’origine et Thibaut II lui céda alors un terrain sur les bords de l’Ardusson, dans le diocèse de Troyes, près de Quincey ; il y construisit un oratoire de roseaux et de chaume dédié à la Trinité et s’y installa.

Assez rapidement, ce “ désert ” (un terme sur l’acception duquel, dans le contexte de la Champagne du XII^e siècle, François Verdier s’interroge ici de manière très convaincante) se transforma en une petite communauté vouée à la vie ascétique et à l’étude, où Abélard pouvait à nouveau vivre de son enseignement et se consacrer à l’écriture ; et bientôt fut bâti un nouvel oratoire, en pierre, consacré au Paraclet. Mais Abélard quitta cette communauté lorsqu’il fut élu abbé de Saint-Gildas de Rhuys, dans le diocèse de Vannes, et retrouva sa province natale. Or, entre-temps, Héloïse et ses moniales avaient dû quitter le monastère d’Argenteuil, sur lequel Suger faisait valoir ses prétentions depuis 1123 ; Abélard offrit alors à la petite communauté féminine son ermitage champenois, pour lequel il chercha à obtenir des protections et des garanties. Bernard de Clairvaux, dont on sait pourtant l’hostilité tenace à Abélard, n’eut pas un mot contre celle qui était à sa tête quand il fut délégué par le pape pour visiter le Paraclet, et le monastère fut confirmé par le pape Innocent II le 28 novembre 1131. D’autres reconnaissances d’importance s’ensuivirent (celle des rois de France ou des abbés de la région, par exemple, sans parler des donations de nombreux laïcs), comme le démontre ici François Verdier en une pénétrante analyse qui met en évidence la dimension politique de la fondation et de l’expansion du Paraclet : la construction de ce monastère, puis de ses différents prieurés, serait notamment à inscrire dans le projet géo-politique global de Thibaut de Champagne.

¹ Lettre de Foulques, prieur de Deuil, dans *Héloïse et Abélard : lettres et vie*, éd. et trad. Y. Ferroul, Paris, 1996, p. 202.

Sous la direction d'Héloïse, le Paraclet connut un remarquable accroissement de son temporel, que retrace ici David Nicolas : par rapport à celles qui furent faites à son mari, les donations obtenues par Héloïse sont légion. L'extension du monastère, ainsi que l'efficacité de la gestion d'Héloïse trouvèrent entre autres une reconnaissance dans la promotion du lieu au statut d'abbaye par Eugène III en 1147 : la prieure Héloïse fut dès lors abbesse et pleinement chef d'ordre, à la tête non seulement de religieuses mais aussi de religieux et de profès. Abélard, en créant le Paraclet, avait-il voulu fonder un ordre et faire ainsi pièce à l'action de son adversaire Bernard de Clairvaux ? Toujours est-il qu'Abélard remplit les fonctions de père spirituel pour la communauté naissante : outre les protections qu'il chercha à lui assurer, il vint prêcher à plusieurs reprises au Paraclet, composa pour les nonnes un recueil d'hymnes, et leur donna enfin, sur la demande d'Héloïse², une règle adaptée à leur sexe, inspirée de la règle de saint Benoît, qui n'est autre que la lettre VIII de leur correspondance dans sa plus récente édition. Les règles monastiques féminines des origines avaient en effet été oubliées, au profit de la règle bénédictine, imposée aux femmes malgré son inadéquation à leur sexe. Aussi Abélard prescrivit-il une série d'accommodements, en ce qui concerne les travaux à accomplir et les lectures à faire mais aussi en matière de régime alimentaire ou vestimentaire, et plus généralement à propos de leur confort et de leur hygiène : ainsi au sujet de la nécessité de la saignée, il appelle de ses vœux la présence d'une religieuse spécialisée en ce domaine, afin d'éviter de recourir à des hommes : *Oportet autem aliquam flebotomiae peritam esse ne virum propter hoc ad mulieres ingredi necesse sit.*

Mais le chassé-croisé entre les deux époux reprit bientôt puisque, après avoir installé Héloïse et ses moniales en 1129/1130, Abélard repartit pour Saint-Gildas pour faire taire les rumeurs insinuant qu'il s'attardait auprès d'Héloïse. Dans son abbaye bretonne, Abélard tenta de réformer ses moines, ignorants et grossiers, mais ils n'eurent de cesse de se débarrasser de lui, comme il le raconte dans l'*Historia calamitatum*. Ils auraient cherché à l'empoisonner à plusieurs reprises, en mettant du poison dans sa boisson et sa nourriture et même dans le calice pendant qu'il célébrait la messe³ – et d'après lui, l'acharnement des moines de Saint-Gildas contre sa personne s'exerça aussi hors du monastère, alors qu'il se trouvait à Nantes chez le comte Conan III : "la Providence divine me fit négliger la nourriture qui m'était préparée", raconte-t-il, "alors qu'un frère parmi les moines que j'avais amené avec moi, ignorant de tout, s'en servit et tomba mort sur le champ"⁴.

Ayant achevé son *Historia*, Abélard quitta définitivement Saint-Gildas peu avant 1136, et se remit en route pour renouer avec l'enseignement. De nouveau à Paris, il enseigna sur la Montagne-Sainte-Geneviève et sa réputation semblait alors intacte, si l'on en croit par exemple le témoignage d'Otton de Freising : "... ses leçons qu'il avait depuis longtemps reprises attirèrent une telle foule d'auditeurs que sous le pontificat d'Innocent, sous le règne du roi Louis et le gouvernement du comte Thibaut (de Champagne), il fut convoqué devant un nouveau concile ...". De fait, son enseignement suscitait toujours aussi méfiances et accusations d'hérésie et, dénoncé par Guillaume de Saint-Thierry à saint Bernard qui orchestra une véritable campagne contre Abélard, il fut condamné pour 19 erreurs sans avoir vraiment pu se défendre, en 1140-41, cette fois à Sens. Son appel au pape fut vain puisque Innocent II confirma la sentence et Abélard prit alors le chemin de Rome ; malade, il s'arrêta à Cluny où Pierre le Vénérable lui réserva un bon accueil, et il mourut dans le prieuré voisin de Saint-Marcel-lez-Chalon le 21 avril 1142. L'abbé de Cluny se chargea d'annoncer la nouvelle à Héloïse en 1143, et la dépouille d'Abélard rejoignit le Paraclet vraisemblablement le 16 novembre 1144. Abélard et Héloïse, qui n'avaient plus de contacts depuis 1136, étaient enfin réunis au Paraclet, mais vingt autres années devaient encore passer avant qu'Héloïse ne le rejoigne définitivement, dans la mort. En 1164, elle fut enterrée dans la même crypte que lui, et dans la suite des siècles, leurs restes ne devaient plus se quitter, malgré les vicissitudes que connut l'abbaye du Paraclet, évoquées ici entre autres par Gilles Vilain

² *La vie et les épistres Pierres Abaelart et Heloys sa fame, traduction du XIIIe siècle attribuée à Jean de Meun, avec une nouvelle édition des textes latins d'après le ms. Troyes, B. M. 802*, éd. E. Hicks, Paris, Champion, 1991, t. I, p. 89 : *Ut aliquam nobis regulam instituas, et scriptam dirigas que feminarum sit propria.*

³ *Héloïse et Abélard : lettres et vie*, éd. et trad. Y. Ferroul, Paris, GF-Flammarion, 1996, p. 87-88.

⁴ *Héloïse et Abélard : lettres et vie*, op. cit., p. 87-88.

Le Paraclet qui réunit les époux dans la mort, méritait donc enfin pleinement le vocable sous lequel il avait été placé. Et il faut noter ici qu'en donnant ce nom à l'oratoire, Abélard illustre la place nouvelle du thème de l'Esprit consolateur au XIIe siècle ; le mot, venu du grec, n'avait certes rien de très neuf dans la littérature chrétienne puisqu'on le trouve dans l'Évangile de Jean selon la Vulgate, chez Tertullien ou chez Prudence, mais ce thème prit alors une importance croissante : à la même époque ou un peu après lui, Adam de Saint-Victor composa une séquence invoquant la consolation du Saint-Esprit (*adesto, Sancte Spiritus, et paraclesim tuam expectantibus illabere caelitus*⁵), et Hildegarde de Bingen (†1179) dédia elle aussi au Paraclet quelques-unes de ses plus longues séquences (*O Ignis Spiritus Paraclite, vita vitae omnis creaturae, sanctus es vivificando formas*)⁶. Comme l'écrivait au XIIIe siècle le traducteur des *Lettres* d'Héloïse et Abélard, Jean de Meun :

“ C'est paraclit, c'est esperit,
En qui garde riens ne perit,
Qui a nom de consolateur,
Que mon pere com moi cherist ”⁷.

Voilà pour un panorama rapide des tribulations des deux époux jusqu'au repos éternel. De ce Paraclet au cœur de leur histoire ne subsiste aujourd'hui que le mur d'enceinte, et c'est tout l'intérêt de l'article de Gilles Villain que de nous décrire les transformations subies par ce monastère de la fin du XVe jusqu'à nos jours, en passant bien sûr par l'épisode décisif de la Révolution, qui vit en 1792 les cendres d'Abélard et Héloïse translâtées à Nogent-sur-Seine et, 5 jours plus tard, les bâtiments vendus en tant que bien d'émigré.

Leur correspondance, conservée notamment dans le ms. 802 de la Bibliothèque Municipale de Troyes, a pour sa part fait couler beaucoup de larmes et beaucoup d'encre, et les articles que donnent ici Edouard Bouyé, artisan de la dernière édition en date de ces lettres, et Anne E. Lester, ont le mérite de retracer les controverses auxquelles ces lettres ont donné lieu, tout en suggérant que le débat n'est pas clos : Abélard est-il l'auteur de l'ensemble des lettres ? Est-ce au contraire Héloïse qui, à la mort de son époux, aurait rassemblé et remanié elle-même le dossier complet de leur correspondance ? Jean de Meun, au XIIIe siècle, qui vouait une sincère admiration à Héloïse, ne joua-t-il pas dans la postérité de ce recueil un rôle qui dépassait les attributions d'un simple traducteur ? Enfin, comme le suggère Anne E. Lester, ne peut-on pas reconnaître la voix d'Héloïse dans la femme anonyme des *Epistolae duorum amantium*, un échange de lettres d'amour conservé à la fin du ms. 1452 de la Bibliothèque municipale de Troyes ? On serait alors en présence de la correspondance perdue d'Héloïse et d'Abélard, rien de moins !

La correspondance actuellement connue des deux époux montre en tout cas que l'exaltation des sens fit difficilement place chez Héloïse à l'exaltation religieuse à laquelle voulait l'amener Abélard. Celui-ci, par la force des choses, était bel et bien devenu un eunuque spirituel désireux de tourner la page sur l'amour qu'ils avaient fait et vécu, “ circoncis tant dans [s]on esprit que dans [s]on corps des débauches où il s'était plongé ”, selon ses propres termes⁸ ; avec le coup qui lui a été porté, il n'a plus de bataille à livrer et Dieu l'a libéré une fois pour toutes de la flamme de la passion. Le ventre d'Héloïse, en revanche, est encore frémissant de la vie qu'il a donnée à Astralabe et de tous les plaisirs qu'y a pris Abélard. A vingt ans à peine, Héloïse est une moniale désespérée. Son amour reste charnel alors que, religieuse et abbesse, elle devrait le transmuier en amour désintéressé, digne du *De amicitia* de Cicéron beaucoup lu à l'époque ; elle a ainsi ces mots étonnants d'introspection, voire d'impudeur : “ Au cours même des solennités de la messe, où la prière devrait être plus pure encore,

⁵ Cité par R. de Gourmont, *Le latin mystique*, Paris, Mercure de France, 1979, rééd. Plan de la Tour, Editions d'Aujourd'hui, 1980, p. 157.

⁶ Hildegard von Bingen, *Symphonia. Gedichte und Gesänge*, éd. et trad. W. BERSCHIN, H. SCHIPPERGES, Heidelberg, 1995, p. 134.

⁷ Jean de Meun, *Le Trésor*, dans *Le roman de la rose*, v. 1045, cité par E. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, t. 3, Paris, 1877, p. 935.

⁸ Cf. *Héloïse et Abélard : lettres et vie*, op. cit., p. 143.

des images obscènes assaillent ma pauvre âme et l'occupent bien plus que l'office. Loin de gémir des fautes que j'ai commises, je pense en soupirant à celles que je ne peux plus commettre⁹.

Il est clair toutefois que les souvenirs sexuels qui hantent Héloïse sont avant tout des fantasmes au sens étymologique du terme : des fantômes de moments morts et qui ne reviendront pas. Aussi en vient-elle sinon à la résignation, du moins à l'acceptation du nouvel enseignement que lui propose, voire lui impose, celui qui fut son amant et est toujours son époux et maître. Le "féminisme" d'Héloïse, qui a suscité tant de gloses, ne va en effet pas jusqu'à la désobéissance vis-à-vis de son "unique", bien au contraire : comme sa contemporaine Hildegarde de Bingen, Héloïse part du présupposé de l'infériorité de son sexe et est d'accord avec Abélard, contrairement par exemple à un Robert d'Arbrissel, sur le besoin qu'ont les femmes d'un appui masculin. Ainsi Héloïse, après avoir tenté de contrer, avec son amour obstiné et quasi blasphématoire, les nouveaux arguments de l'ex-champion de la dialectique, finit-elle apparemment par adopter ses raisons et son point de vue. Sans vocation ni grande conviction, mais avec toujours autant d'intelligence, la femme de cœur va donc se doubler d'une femme de tête, capable de gérer fort efficacement son monastère, de lui procurer différents biens et de fonder des prieurés.

Héloïse était assurément une femme du commun, à commencer par l'éducation qu'elle reçut, exceptionnelle même pour les enfants issus de la noblesse dont elle était probablement, bien qu'il y ait à ce jour diverses hypothèses en lice sur ses origines, que rappelle François Verdier. Ne passe-t-elle pas pour avoir connu le grec et l'hébreu ? N'a-t-elle pas composé des *Problemata* (questions d'exégèse biblique posées à Abélard) et sans doute aussi des poèmes ? D'après Abélard lui-même, ne récita-t-elle pas quelques vers de la *Pharsale* de Lucain au moment de prendre le voile¹⁰ ? La correspondance des deux amants révèle qu'Héloïse pratiquait bien sûr "l'écriture sainte, les saints Pères et le plain-chant", mais aussi la médecine, et que ses moniales apprenaient non seulement le latin mais aussi le grec et l'hébreu. Intellectuelle dès son adolescence, à Argenteuil puis à Paris, elle était désormais installée dans une région connue pour sa vitalité culturelle, et Pierre le Vénérable entre autres reconnaitra pleinement ses exceptionnelles qualités en l'appelant "femme vraiment philosophe".

Abbesse sage et "prudente", et femme d'une culture hors pair, c'est toutefois comme grande amoureuse, rimant avec malheureuse, qu'Héloïse passa à la postérité, comme le montrent bien les quatre articles consacrés ici à son image, à sa fortune, voire à sa légende. D'Héloïse à "héroïne" il n'y a pas loin, par paronomase comme dans les faits. Or, enquêtant sur la vision qu'eurent d'Héloïse les auteurs du Moyen Âge, Danielle Quéruef fait ce constat paradoxal : elle apparaît peu dans la littérature médiévale, si l'on excepte Jean de Meun ou François Villon comptant Héloïse au milieu d'autres amours mortes, voire Pétrarque, qui posséda et annota un manuscrit des lettres des célèbres amants ; mais elle garda pendant toute cette période la réputation d'une femme exceptionnelle, notamment à cause de la liberté avec laquelle elle avait vécu sa passion et revendiqué le droit à l'amour. Par ses propos sur l'amour et le mariage, Héloïse était à la fois très moderne et bien représentative de son époque, un siècle qui poussa très loin la réflexion sur l'amour, aussi bien chez les théologiens (que l'on songe à Bernard de Clairvaux et aux belles pages qu'il a inspirées à dom J. Leclercq) que chez les romanciers et les poètes. Et la diatribe fameuse contre le mariage qu'Héloïse adressa à Abélard explique entre autres qu'elle trouva grâce aux yeux de l'auteur du *Roman de la Rose*, à qui l'admiration dicta ces mots : "Je ne crois pas, sur mon âme, que jamais ne pourrait exister une telle femme" (v. 6795-6796).

"Seul tu fus dans la peine, quand nous avons été deux dans la faute..., clame-t-elle. Que je suis malheureuse d'être née pour me voir la cause d'un si grand crime !". Comment imaginer la vie sans celui qu'elle aime toujours ? On est tenté ici de placer dans la bouche d'Héloïse cette épigramme de Martial : "Avec toi je ne peux vivre/ Ni sans toi" (*nec tecum possum vivere nec sine te*)¹¹.

⁹ Abélard et Héloïse, *Correspondance*, trad. P. Zumthor, Paris, 10/18, 1979, p. 156-157.

¹⁰ Cf. *Historia calamitatum*, ch. VIII, p. 81, éd. J. Monfrin, Paris, 1962, cité par J. Paul, *Histoire intellectuelle de l'Occident médiéval*, Paris, 1998, p. 124.

¹¹ Martial, *Epigrammes*, XII, 46, trad. D. Noguez, Paris, La Différence, 1989, p. 107.

Bien que connue de tous, son histoire n'est pas encore réellement devenue objet d'histoire et de création au Moyen Age ; en revanche, à partir de l'époque moderne, la littérature, la musique et la peinture font du célèbre couple un thème à part entière. L'enquête sur l'image d'Héloïse à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles menée par Marie-Claude Chardonnet révèle ainsi que les artistes représentèrent plus volontiers Héloïse avec Abélard que sans lui. Le même constat peut être fait à propos de leur fortune musicale étudiée par Elizabeth Giuliani, et l'importance qu'ils prirent dans ce domaine jusque dans l'opéra le plus contemporain (tel celui composé par Ahmed Essyad sur un livret de Bernard Noël, donné au théâtre du Châtelet de Paris en ce gris printemps 2001) n'est finalement qu'un juste retour des choses si l'on se souvient qu'Abélard, au temps heureux de leurs amours, a d'abord chanté Héloïse dans des chansons dont il ne reste malheureusement rien, et qu'il composa ensuite dans un tout autre registre, quelque 140 hymnes pour les religieuses du Paraclet. Leur aventure ne donna toutefois naissance à aucune œuvre musicale majeure, au contraire de celles d'autres couples d'amants tourmentés, tels Tristan et Iseut immortalisés par Wagner, Roméo et Juliette inspirant Berlioz, Prokofiev ou Leonard Bernstein, ou encore Pelléas et Mélisande rendus célèbres davantage par Debussy que par Maeterlinck. En revanche, en littérature, le couple légendaire connut une fortune remarquable dès le XVIII^e siècle, époque dont la sensibilité fit son miel des larmes des deux amants, comme en témoigne le travail de recréation des *Lettres de la religieuse portugaise* ou de la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau — et même l'aveu du caustique Voltaire rapporté ici par Edouard Bouyé : “ Mon cœur ne vieillit pas, je l'ai senti s'émouvoir aux malheurs d'Héloïse et d'Abélard ”. Un tel intérêt ne devait pas se démentir au XIX^e siècle avec deux des principaux courants qui s'y épanouirent, un courant savant qui fut à l'origine d'éditions complètes de la correspondance d'Héloïse et Abélard dont certaines, telle celle de Gréard, se sont imposées comme des ouvrages de référence jusqu'à nos jours, et un courant romantique “ attiré par tout ce qui était beau et triste ” selon le mot d'Emmanuel Maujean-Vallance, représenté entre autres par Lamartine. C'est aussi à cette époque que, grâce à Alexandre Lenoir, les cendres du couple furent ramenées de Nogent-sur-Seine à Paris. Héloïse et Abélard accédaient alors pleinement au rang de mythe littéraire, comme en témoigne entre autres Flaubert, qui fit d'Héloïse l'un des modèles de sa grande amoureuse de papier Emma Bovary : “ Elle eut dans ce temps-là le culte de Marie Stuart, et des vénération enthousiastes à l'endroit des femmes illustres ou infortunées. Jeanne d'Arc, Héloïse, Agnès Sorel, la Belle Ferronnière et Clémence Isaure, pour elle, se détachaient comme des comètes sur l'immensité ténébreuse de l'histoire ”¹². Et l'on pourrait d'ailleurs appliquer aussi à Héloïse la devise qu'Emma fit graver sur un cachet destiné à son amant Rodolphe, *Amor nel cor*¹³...

La production romanesque la plus actuelle (Antoine Audouard¹⁴, Christiane Singer¹⁵, etc.) confirme que le couple reste un thème littéraire à part entière, sans parler, comme le rappelle Edouard Bouyé, des pièces de théâtre inspirées par cette histoire, ou encore de la poésie d'Antonin Artaud, qui a consacré deux poèmes aussi beaux que déchirants (*Héloïse et Abélard* et *Le Clair Abélard*) à Héloïse et au malheureux Abélard, dans lequel il se reconnaissait : “ Que le coït est clair, que le péché est clair, si clair, écrit-il. [...] Oui, Héloïse, c'est en toi que je marche avec toute ma philosophie, en toi j'abandonne les ornements et je te donne à la place les hommes dont l'esprit tremble et miroite en toi ”¹⁶.

Et encore : “ Abélard s'est coupé les mains. A cet atroce baiser de papier, quelle symphonie est désormais égale. [...] Héloïse regrette de n'avoir pas eu à la place de son ventre une muraille comme celle sur laquelle elle s'appuyait quand Abélard la pressait d'un dard obscène. Pour Artaud la privation est le commencement de cette mort qu'il désire. Mais quelle belle image qu'un châtré ! ”¹⁷

¹² G. Flaubert, *Madame Bovary*, Paris, Livre de Poche, 1972, p. 43-44.

¹³ *Ibidem*, p. 255.

¹⁴ A. Audouard, *Adieu mon unique*, Paris, Gallimard, 2000.

¹⁵ Chr. Singer, *Une passion : entre ciel et chair*, Paris, A. Michel, 2000.

¹⁶ A. Artaud, *L'Ombilic des Limbes suivi de Le Pèse-nerfs et autres textes*, Paris, Gallimard, 1927, rééd. 1968, p. 150.

¹⁷ *Ibidem*, p. 151-152.

Ce cri du cœur et du corps qui conclut le poème dit mieux que tout autre long discours l'aventure vécue par Artaud avec son propre sexe et son identification à l'infortuné amant d'Héloïse ; et même lorsqu'il s'identifie à l'Abélard d'avant la castration, il est frappant de constater que le coït imaginaire s'accomplit sous le regard et avec l'accord de saints médiévaux dont Artaud nous livre sa propre litanie, et au nombre desquels il est le premier à compter une " sainte Héloïse " : "Saint François d'Assise, qui me gardait le sexe, s'écarte. Sainte Brigitte m'ouvre les dents. Saint Augustin me délie la ceinture. Sainte Catherine de Sienne endort Dieu. [...] J'escalade ma jouissance au sommet le plus haut de l'éther. Mais voici que sainte Héloïse l'entend"¹⁸.

Comme conclut ici Emmanuel Maujean-Vallance, " chaque époque a vu en Héloïse, selon ses propres préoccupations, une vierge folle ou une vierge sage ", mais une certitude paradoxale a traversé les siècles : épouse malgré elle du Dieu fait homme, amoureuse malgré lui d'un homme fait moine, Héloïse a toujours été indissociable du monastère champenois où, rançon d'un an d'amour, elle passa plus de la moitié de sa vie.

Laurence Moulinier-Brogi

Maître de Conférences d'Histoire médiévale à l'Université Paris-VIII-Vincennes

¹⁸ *Ibidem*, p. 151-152.